

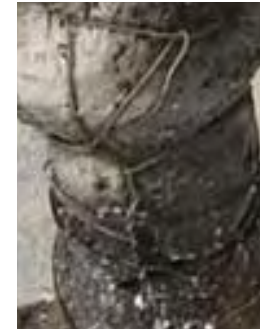
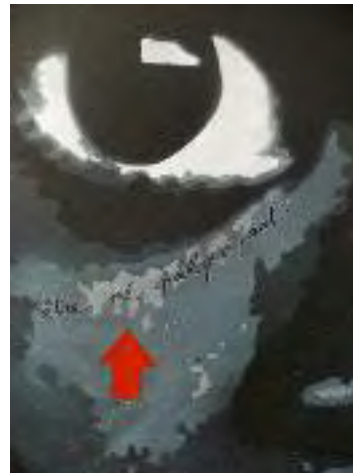
Galerie LIPAO - HUANG

16 rue Dauphine - 75006 PARIS



Chinese Street Art

et autres calcinations



Jef AÉROSOL - Tribulations chinoises

MA Zhongyi - L'art urbain d'un Chinois en France

Pascale FOURNIER - sculptures et calcinations

VERNISSAGE JEUDI 11 Mars 2010

DE 18H à 21 H

EXPOSITION du 11 Mars au 6 Avril 2010

Contact Galerie: Serge LIPAO
16, rue Dauphine, 75006 PARIS
Tel: 01 43 54 14 90
Email: smlipao@yahoo.fr

Galerie ouverte
le lundi de 14 h à 19 h,
du mardi au samedi
de 10 h 30 à 19 h & sur RDV

Contact presse:
Alexandrine LAURENT
Tel: 06 82 77 04 01
Email: a.laurent@iesa.fr

Street art, art urbain et influence POP

Des tag et inscriptions sur les murs à l'écriture sauvage et au graffiti, ce que l'on connaît maintenant sous le nom d'Art Urbain ou Street Art est un mouvement majeur de l'art contemporain.

Né dans la rue dans les seventies, le street art et de manière plus élargie l'art urbain, ont représenté un terrain d'expression politique et poétique, un acte de liberté fondamental réalisé par des artistes de rue influencés par les cultures Pop et Rock.

Héritiers du mouvement graffiti américain, les artistes urbains utilisent aussi bien la peinture, l'affiche, les installations que le pochoir pour créer leur propre écriture picturale dans l'espace public. **Ses artistes ont en commun une activité (illégale ou non) d'interventions urbaines.**

On peut aujourd'hui considérer que l'art urbain est le mouvement artistique le plus important au tournant de ce siècle...

« La culture urbaine a ceci d'unique qu'elle s'exprime sans barrière. La rue offre aux artistes un espace privilégié de liberté d'expression, en prise directe avec le public. L'oeuvre engage chaque passant, vis-à-vis de lui-même comme spectateur. Elle le questionne sur l'empreinte de l'homme sur le monde. Dans ces conditions, l'art se lie forcément à la vie sociale et détourne les codes et les signaux de la ville pour une lecture nouvelle de l'environnement urbain ». (Catherine Mairet pour Surfaces actives).

En ceci, elle pourrait aussi s'apparenter au Land Art.

Parfois proche du Land Art par son **appropriation de l'espace collectif**, il s'enracine principalement dans les cités.

A la différence du graffiti traditionnel, du writing américain ou du hip-hop nés aux Etats-Unis. les street-artists» n'ont pas systématiquement recours à la lettre et à l'outil aérosol. Ses modes d'expressions se sont élargis à d'autres media et supports.

Universellement présent, ce mouvement se retrouve dans l'essentiel des pays libres occidentaux.

Il a pris un espace à part, contesté, plus difficile en Asie et particulièrement en Chine où paradoxalement, hormis la culture de l'affichage et des dazibaos, seuls certains espaces sont annexés en toute liberté par les artistes, comme le village d'artistes de Song Zhuang, dans le district de Tong Zhou à Pekin. Ailleurs, l'expression libre dans l'espace des villes est extrêmement limitée.

En preuve l'exemple de Liu Bolin dont l'atelier a été fermé et qui a transposé son mode d'expression en installations itinérantes. En se peignant lui-même ou d'autres personnes, Liu Bolin se fond dans une variété de paysage qu'il photographie ensuite.



Jef Aérosol, le rassembleur empathique ...

Grapheur depuis 1982, autodidacte, artiste polymorphe, musicien, professeur d'Anglais, il explore ses passions avec sérénité, il avance en spirale, alternant ses pôles d'expression multiples... Il fait partie des précurseurs de cet art devenu majeur dans la lignée de Gérard Zlotykamien et Ernest Pignon Ernest.

Son univers est enraciné dans les 60'S, cet amoureux de contre-culture collectionne les vinyls, magazines et affiches de concerts.

Très jeune, en parallèle à ses études, il réalise des pochettes de vinyls pour des groupes de Rocks et participe à de nombreuses actions de mail-art, fanzines et graphzines.

puis la rue..

« La première fois que j'ai vu des pochoirs, c'était environ 5 ans avant que j'en fasse moi-même. J'ai vu le groupe Clash en 1977, qui avait des pochoirs sur leurs blousons et sur leurs chemises, c'était principalement des lettres et des chiffres, des choses un peu industrielles, il y avait aussi le fameux "I'm a prostitute".

Ce côté "lettrage industriel" m'intéressait, il y avait aussi un petit logo anti-nucléaire, c'était pas grand-chose, mais la liberté qui en émanait était patente.»

« **le pochoir, c'est vieux comme le monde, on en trouve déjà dans certaines images pop, chez Rauschenberg, chez Jasper Jones, chez les pop artistes américains** ».

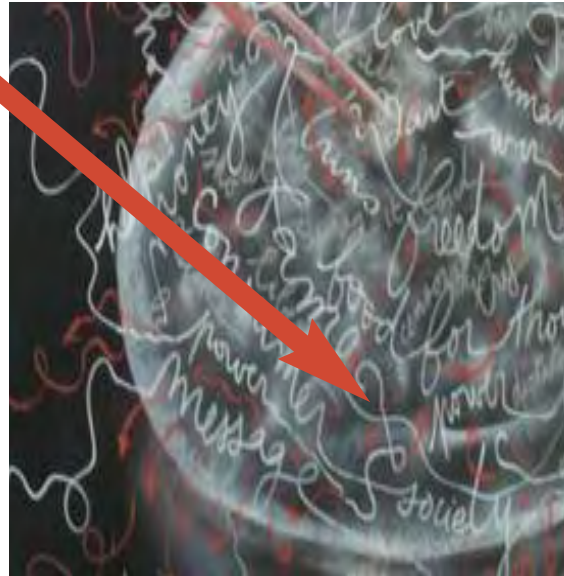
Sources et outils à portée de main, polaroids, photos matons, il réalise alors son premier autoportrait, partant d'une photo agrandie en série de manière à n'avoir plus que les lignes essentielles, découpe au pochoir et accomplit son premier acte de création.

Puis de ville en ville, il investit les espaces, apposant ses pochoirs ou collages respectueux des murs ou « taggant » ses portraits à même les murs.

Rassembleur, il participe à des manifestations communes et pour les galeries crée des oeuvres où la contraintes des toiles et de leur formats lui permet de développer une expression propre et centrée sur l'humain.



Son voyage en Chine lui offre la possibilité de se confronter à la culture Chinoise traditionnelle et de réaliser des fresques monumentales installées à Art Beijing, d'investir la Muraille de Chine en pudique collages et de se mêler aux rues foisonnantes et odorantes.



Fresque monumentale installée à Art Beijing (8m x 3m)
« Le mangeur de nouilles »

L'art urbain de Ma Zhongyi

« Je suis un Chinois, déjà ça commence bien. Et en 2000 (la fin du monde), je suis arrivé en France pour profiter du peu de temps qu'il me reste sur cette planète, donc j'ai voyagé ...»

Jeune artiste Chinoise vivant en France, **Ma Zhongyi** quitte Shanghai après le baccalauréat et une formation aux arts appliqués à l'école des Beaux-Arts Zhongxi. Puis il complète sa formation artistique pendant 5 ans à l'école supérieure des Beaux-Arts de Tours. Il voyage en France et fait l'apprentissage de la Langue.

Son travail de collages s'apparente à l'art urbain, ses fresques calligraphiées représentent des enchevêtrements complexes de corps, de silhouettes, de personnages indissociés.

« Montage en ruban de Moebius, rouleaux interminables évoquant les rouleaux des lettrés chinois, il se dégage de son monde une présence allégorique, un univers proche des BD de Science Fiction.

A-t-il lu Dante et son enfer, cherche-t-il l'Un si fragile dans cet enchevêtrement d'êtres ?

Ses grandes toiles défilent devant nos yeux une sensation de masse indistincte, panoramique, d'où peu à peu émerge une lecture intime et complexe.

Ses personnages sont protéiformes, des aliens, désarticulés, hydres, formant un tableau d'humanoïdes étranges. Vidéos de démiurge « tremblement de terre », dans laquelle il joue avec la terre, photomontages, gravures, installations de pandas suspendus sur des ballons et carnets de croquis, il fouille, croque, il avance en jouant... »

Edith Herlemont-Lassiat



Les sculptures et calcinations de Pascale FOURNIER

Après des études d'histoire et archéologie, **Pascale Fournier**, née en 1951 aux Etats-Unis, suit des cours de scénographie, de stylisme, d'art plastique et de photographie.

En parallèle à une carrière de créatrice de costumes marquée par les œuvres de Yasmina Reza et par sa collaboration avec le metteur en scène Patrice Kerbrat à l'Opéra de Paris, la Comédie Française, le Théâtre des Champs Elysées, **elle poursuit depuis la fin des années 80 une carrière de peintre et de sculpteur et expose en France et à l'étranger.**

Elle expose à la Galerie quelques sculptures et une partie de son travail avec le Feu, la transformation de la matière par cet élément.

Avec ses « matières calcinées » le feu devient l'acteur principal, la source d'inspiration première.

Des personnages émergent, renaissent de leurs cendres tels le phoenix. Le feu œuvre, elle guette, saisit et fixe dans l'éternité du moment ce monde obscur et équivoque tiré de l'imaginaire de l'artiste.

Intéressant contrepoint au Bone China, ou porcelaine phosphatique, que les potiers du Stafford du XVIII^e siècle ont eu l'idée d'ajouter à la porcelaine du phosphate qu'ils trouvaient dans les ossements de bétail, d'où le nom de bone (ossements) et China (porcelaine).